

Qui est donc McElhinney?

Marguerite Andersen

Numéro 50, janvier 1989

La clef des songes : spécial Création

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43129ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Andersen, M. (1989). Qui est donc McElhinney? *Liaison*, (50), 34–36.

Qui est donc McElhinney?

par Marguerite Andersen

J'ai loué cette maison un peu délabrée parce que, en plus de se trouver au centre-ville et de ne pas être très chère, elle comprend une petite pièce, au rez-de-chaussée, séparée du reste de la maison par une porte, alors que dans beaucoup de maisons ou d'appartements on préfère le *Open Space*, sans trop de portes, sauf évidemment des portes menant à l'extérieur et peut-être à la salle de bains. Or, la Loi sur le revenu exige que celui ou celle qui prétend, en tant qu'écrivain/e, déduire le coût d'un bureau de son revenu imposable, doit pouvoir séparer ce bureau du reste de son habitation par une porte. Poser sa machine à écrire sur une table de cuisine ou de salle à manger? Ah non, nous dit le ministre des Finances, ce n'est pas convenable! Installer une table de travail dans le salon ou dans la chambre à coucher? Non encore! Seule/e l'écrivain/e capable de travailler derrière la porte fermée de son cabinet de travail mérite d'être pris/e au sérieux au point de pouvoir profiter d'un maigre avantage fiscal. Voilà donc la Loi à laquelle j'ai maintenant la chance de pouvoir me conformer.

La partie supérieure de la porte est vitrée. Sur la vitre, on peut lire l'inscription suivante, apposée dans une courbe bien élégante: PRIVATE EYE. Dessous, le dessin d'un œil. Il y avait un nom, en plus, un nom d'homme évidemment, un nom écossais que je n'aurais pas su prononcer. J'ai tout de suite enlevé ce nom, il ne me convenait pas, mais j'ai laissé l'inscription et l'œil. Après tout, l'écrivain/e, me semble-t-il, est une sorte de détective, avide d'observer le monde, de comprendre les secrets des gens, de les noter, d'en tirer ses conclusions. PRIVATE EYE, moi, mon écriture, mes textes, mes impôts, ce bureau dans cette maison, ça m'allait à merveille et c'était même assez drôle. Jusqu'au soir où, peu de temps après mon aménagement, le défilé a commencé.

On sonne. Je vais ouvrir. Personne. Une lettre posée au pied de la porte. P. McElhinney. Pas de nom d'expéditeur. Bien sûr, je pourrais téléphoner à la propriétaire de la maison pour lui demander où faire suivre de telles lettres adressées à mon présumé prédécesseur, mais ne m'avait-elle pas dit de tout simplement jeter aux ordures tout

courrier adressé à d'autres personnes que moi, trop de gens s'étant succédés dans cette maison? Et ma curiosité prend le dessus, j'ouvre l'enveloppe. 100,00 \$. Comptant. Et pas une ligne. Cadeau du ciel? Heureusement qu'il n'a pas pris le chemin des ordures.

Un peu plus tard, ça sonne de nouveau. Cette fois-ci, c'est une femme, quarante-cinq ans à peu près. En larmes. Elle entre, se dirige vers le bureau, regarde. « Ça a changé ici, » me dit-elle. « Vous devriez mettre votre nom à la porte. » Et sans me laisser le temps de dire quoi que ce soit, la voilà qui me raconte ses déboires : un mari disparu, des dettes accumulées, et quand même, l'amour... elle veut retrouver l'infidèle... à moi de l'aider. J'essaie de la calmer, je voudrais lui expliquer que je ne suis pas ce qu'elle pense, elle ne veut rien entendre, m'implore, me dit qu'elle reviendra, s'empare du téléphone pour appeler un taxi, part en me laissant une feuille avec la description du mari et quelques coordonnées. Ai-je là de quoi écrire un roman Harlequin?

Je rentre du cinéma. J'ai vu un beau film allemand qui m'a laissée tout heureuse, rêvant aux couleurs des couchers de soleil dans le Nevada où il a été tourné. Justement, le soleil se couche sur Toronto. Un homme m'attend devant chez moi, l'air assez convenable. « C'est vous, le Private Eye, » me dit-il et ma bonne humeur me permet de prendre goût à la chose. Après tout, le métier d'écrivain/e est tellement solitaire, pourquoi pas se mêler plus directement des affaires des autres? J'invite l'homme à s'asseoir avec moi sur la véranda, cela semble quand même moins dangereux que le bureau. Que me veut-il, cet inconnu? Son fils, homosexuel, se drogue et ne veut plus avoir affaire à son père, honorable directeur d'un bureau d'assurances. Il me tend sa carte. En effet.

Un infidèle, un drogué. Dans ma tête, un film se déroule : une poursuite nocturne, à travers le désert mauve du Nevada, d'un couple de marchands de drogue qui livre sa marchandise aux habitants d'un village alternatif, tatoueurs, peintres, hommes, femmes, enfants, chiens, chats, oiseaux, un boa. Tout ce monde est détendu, personne ne comprend ma hâte de prendre la route pour retrouver la décapotable dans laquelle le couple vient de s'enfuir. On rit de moi, on



Marguerite Andersen baigne dans les mots vingt-quatre heures sur vingt-quatre : je lis, j'écris, j'écoute, je parle, le jour et la nuit aussi, car au plus profond de mes rêves j'entends des phrases clés et les images me parlent. Photo par Tinnish.

me fait fumer du cannabis, une femme qui ressemble à ma délaissée éplorée me fait en chantant une piqûre de je-ne-sais-quoi, on fait griller de gros champignons sur un feu de bois / feu de joie entretenu joyeusement par le directeur d'assurances vêtu d'un short bariolé.

J'ai besoin de sortir. C'est la fin de l'été, les châtaignes commencent à tomber. Je marche longuement, puis fais halte dans un petit café de la rue Bloor. Je prends un café au lait. Grand chic à Toronto : on sert maintenant les cafés au lait dans des bols, à n'importe quelle heure de la journée ou de la nuit. L'Amérique du Nord se francise, même si elle s'y prend un peu de travers. Je devrais maintenant rentrer, enlever, pour me débarrasser de ce qui commence à ressembler à une obsession, l'œil et les mots Private Eye de la porte, c'est facile, je le sais, puisque j'ai déjà enlevé le P. McElhinney, avec un tampon S.O.S., c'est une affaire de minutes. Mais j'aime cette inscription, cet œil, je ne peux me décider à les enlever; d'ailleurs à quoi bon, de toute façon, les clients de M. McElhinney continueront de sonner à la porte.

Silence. Personne. Il ne vient plus personne. Je suis seule dans cette maison, dans ce bureau, je n'arrive pas à travailler parce que j'attends qu'on vienne m'interrompre, qu'on me demande de retrouver un fils, un mari, un trésor, un chien peut-être. Mais il ne vient personne. Comment McElhinney a-t-il pu vivre de si peu de travail? Je regarde dans l'annuaire, j'ai envie de lui parler, à ce monsieur, de lui poser des questions sur sa vie et ses activités. Il y a plusieurs McElhinney dans l'annuaire, mais aucun P. McElhinney. P. pour Paul ou Peter, j'imagine, à moins que ce soit Paula, après tout, pourquoi une femme ne serait-elle pas détective? Vraiment, les clients de McElhinney n'ont même pas sourcillé en me voyant à sa place. Donc Paul ou Paula, Pierre ou Pierrette, who cares, si seulement je pouvais le/la rejoindre. Une conversation avec la propriétaire ne m'apprend rien. Elle n'a jamais connu McElhinney, elle a acheté la maison tout récemment, et il n'y avait pas de locataire au moment de l'achat. Elle me conseille encore une fois de jeter tout courrier aux ordures. Je voudrais bien. Mais l'idée qu'un autre billet de banque pourrait m'arriver par la poste est trop forte, j'ouvre tout ce qui arrive :



À M. D. Wilshere : la Société Union Gas lui réclame 353 \$ et 46 cents.

À Mme E. Moore : le magazine *Maclean's* voudrait qu'elle renouvelle son abonnement.

À Mme Marguerite Pages : elle devrait amener son chien Jasper chez le vétérinaire, pour sa vaccination annuelle.

À Lotte Bohner : la Société Dying with Dignity/ Mourir dans la dignité la prie de lui faire connaître tout changement d'adresse.

M. Robert Paré (un Québécois, dirait-on) : doit immédiatement rapporter des livres empruntés à la Bibliothèque municipale.

M. Robert Hall (encore un qui doit de l'argent) : prière de régler la note de téléphone : 781,73 \$.

Lori Randall : California Enterprises veut faire un essai, prière de téléphoner, un rôle serait peut-être disponible.

Rien pour P. McElhinney, ni pour moi. Ni de visites non plus, on dirait que la société Private Eye a fermé boutique.

Erreur. La femme abandonnée sonne, me demande un résultat, mon numéro de téléphone. « Pourquoi avez-vous changé de numéro, » me demande-t-elle. Elle exige les détails de mes démarches. Pas de résultat, me dit-elle, pas de sous. Le Directeur d'assurances prend lui aussi mon numéro, me donne une photo de son fils, beau garçon, m'arrache la promesse de faire tout mon possible. Je n'ose pas lui dire que, dans mon cas, le possible égale zéro, que je ne saurais même pas où commencer. Un gros bonhomme tape à la porte. Vous m'aviez



Sans titre, n° 1
Paul Roux, 1983

demandé une certaine somme, mademoiselle, me dit-il, je vous en ai donné une partie, puis, l'autre soir, j'ai laissé 100,00 \$ sur le pas de la porte, les avez-vous trouvés, oui ou non, oui, et alors... Et alors que sais-je, que me veut-il, je suis une femme honnête, je ne dois de l'argent à personne, même pas au ministre des Finances, qu'il me dise ce qu'il veut que je fasse, mais déjà il s'en va, ce qu'ils semblent pressés et nerveux, tous ces clients de McElhinney. Le gros me dit encore que ça ne peut plus durer, je suis bien d'accord, mais que faire... Le téléphone sonne, McElhinney, dit une voix, puis ça ricane bêtement. Ça sonne à toute heure de la journée et de la nuit, je mets le répondeur, mais les messages sont encore plus déroutants que les conversations directes : Allez donc voir ce qu'il y a devant votre porte. — Je vous verrai demain. — N'oubliez pas de me rendre le service que je vous ai demandé. — Soyez à l'heure. — Ne m'attendez pas. — Faites confiance à personne. — Vous pouvez vous fier à moi. — J'aimerais vous parler directement.

Personne ne laisse de nom ni de numéro; je débranche et le répondeur et le téléphone, mais alors ça sonne, ça cogne à la porte, un billet de 100,00 \$, une femme éplorée, un père angoissé, un enfant qui cherche sa mère, une mère qui cherche sa fille, un sculpteur convaincu que d'autres sculpteurs regardent par les fenêtres de son atelier pour lui voler ses idées. Un philatéliste soupçonne sa femme de vendre en cachette des timbres qu'elle lui piquerait dans son album, une

jeune femme se demande ce qu'elle peut faire contre le photographe d'un journal qui a pris sa photo, presque nue, l'a payée, mais a décidé de ne pas publier la photo, une femme ne peut pas sortir parce que son amant lui a caché son toupet et la compagnie où elle l'avait acheté a fait faillite, une autre se sent épié mais ne sait par qui, bref, les malheurs sont grands ou bien petits, mais certes variés, mon imagination court dans tous les sens. Souvent ça sonne sans qu'il y ait qui que ce soit, je deviens folle, impossible de travailler dans ces conditions, impossible aussi de me reposer, je marche à travers la ville, je bois du café au lait, je mange des croissants aux épinards ou à n'importe quoi, je dors chez des amis, je continue de vérifier le courrier une fois par semaine, mais c'est toujours pareil, dettes impayées, menaces de poursuites légales, rappels de rendez-vous. Aucune lettre d'amour et le gros bonhomme a arrêté de me laisser de l'argent, il doit attendre le résultat, mais lequel?

J'ai besoin de trouver McElhinney, j'ai besoin de McElhinney pour qu'il me dise pourquoi tous ces gens me harcèlent alors que je ne fais rien ni pour eux ni contre eux. McElhinney, où es-tu? Non, non, ce n'est pas moi, moi je ne suis qu'une simple citoyenne tout à fait en règle, non, je ne suis pas curieuse, je ne fais attention à personne, je veux seulement qu'on me laisse seule, tranquille. Je vais déménager, trouver une maison où personne n'a jamais habité, et surtout pas de Private Eye, quel cauchemar de se faire prendre pour ce qu'on n'est pas.

Je vais effacer l'inscription et l'œil, au tampon S.O.S., la vitre n'en sera même pas rayée, quelle merveille, ces tampons. Je vais pouvoir travailler en paix, écrire, finir le roman depuis si longtemps en chantier. À condition, bien sûr, que personne ne vienne me déranger, que je puisse dormir la nuit sans faire de cauchemar, que je ne pense plus à McElhinney. Ce nom que je ne sais toujours pas prononcer comme il faut me trouble, il ne veut pas s'effacer de ma tête, aucun tampon S.O.S. n'y fera, d'ailleurs je ne trouve pas la boîte jaune, rouge et bleue, pourtant j'en ai acheté au moment de l'aménagement, et après tout, ça fait seulement trois jours, deux nuits que j'habite et que je dors ici...